

Lo vîlhio dèvesâ

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **66 (1927)**

Heft 44

PDF erstellt am: **26.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :

Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

'Agence de publicité **Gust. AMACKER**
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Reclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



Les nouveaux abonnés au **CONTEUR VAUDOIS**, pour 1928, recevront ce journal **GRATUITEMENT** dès ce jour au 31 décembre prochain, en s'adressant à l'Administration, 9, Pré-du-Marché, Lausanne.



TIMIDITÉ

A timidité est un vilain défaut, disent certaines personnes.

Un défaut !... Merci ! C'est bel et bien une infirmité, et une triste infirmité, qui a déjà été cause de bien des mécomptes, de bien des déceptions, de bien des échecs.

D'aucuns prétendent aussi que la timidité est une qualité. Oui, sans doute, quand on l'oppose aux défauts contraires — car ce sont des défauts — le toupet, l'outrecuidance, l'effronterie, la fauité.

C'est une infirmité et voilà tout. Une infirmité dont on ne guérit pas aisément. Pour la vaincre, il faudrait justement les dispositions opposées.

La timidité paralyse, sinon le désir et la volonté, la décision et l'action. On désire et l'on veut bien, on est animé des meilleures intentions, mais, voilà, on n'ose pas. On se lance, plein d'ardeur, mais, au moment de parler ou d'agir, on hésite, on recule, on temporise, invoquant pour excuser une indécision, qu'on condamne en son for intérieur, mille prétextes plus futiles les uns que les autres. Toute raison est bonne pour retarder le moment décisif. Et l'on finit par tourner bride et par s'en aller bredouille.

On va jusqu'à la porte de la personne à qui l'on veut parler et l'on n'ose frapper. Vingt fois on avance le bras pour le faire, vingt fois on le retire. On a soudain un sursaut de résolution et l'on se dit : « Allons, mon vieux, courage ! C'est ridicule, après tout, cette hésitation ! » Mais on ne se convainc pas. La timidité garde le dessus.

Il nous souvient qu'un jour, nous étions alors dans le commerce, il nous fallut aller porter dans l'un des principaux bureaux d'avocats de la ville — il n'existe plus aujourd'hui — des fournitures de bureau dont ces messieurs avaient fait l'achat.

Bien que fort aimables et des plus accueillants, ces maîtres du barreau nous intimidaient fort. Nous frappons à leur porte, en tremblant. « Entrez ! » Les bras chargés de paquets, nous entrons, un peu vacillant et tout intimidé.

— Bonjour. Veuillez mettre ces fournitures là, nous dit aimablement un stagiaire, en nous désignant une table.

En posant nos fournitures, dans notre gauche, effet de la timidité, nous renversons une grande lampe à pétrole — c'était encore au temps du pétrole — dont le récipient se brise. Heureusement, il était vide. Sans cela, quelle salade, mes amis, dans tous les dossiers éparpillés sur la table.

Nous nous excusons, en balbutiant et tout tremblant.

— Ce n'est rien, ce n'est rien ne vous troublez pas, nous dit très gentiment l'un de ces messieurs.

Il ne faut pas trembler comme ça ! Il faut être un homme.

Hélas ! nous ne demandions pas mieux que d'être un homme, un homme pour de bon, exempt de ridicule timidité. Mais...

C'est égal, ce que nous avons eu peur de devoir payer la casse ! Ah ! dame, on était jeune et minces étaient les ressources. Et la correction paternelle, par-dessus le marché, correction méritée.

L'indulgent : « Ce n'est rien » du distingué défenseur de la veuve et de l'orphelin avait conjuré le désastre. J. M.



BAILLI LE CLLIÀ !

SEDE-VO oncora cein que l'è bailli lè clià ? Se vo z'avà, quemet no z'altro qu'on a età dzouveno lài a grand teimps, se vo z'avà, vo dio, veillt lo vin couet, ào bin fé dâi corene de mocha avoué lè femalle po lè z'abbay, ào mîmo cassâ lè coque, vo ne derâi pas que vo séde pas que l'è que baillt lè clià. On sâi lài amusâve fermo dein cliâo veilhie, po cein que lài avâi pas de cliâo dancinge tote lè deimeinde, quemet ora. On lài tsantâve, on sè racontâve dâi bambioule et on sè desâi de cliâo z'affère que faut devenâ, dâi devenette. L'êtâi ào pllie malin, ào pllie suti. Et quand on pouâve pas arrevâ à dèrotsi la reponse, on desâi :

— Baill-to lè clià ?

— Oï !

— Eh bin ! l'è çosse et çosse.

On ein rebailivè oncora iena, tant qu'à que l'aussant devenâ.

— Qu'è-te que l'è que vert quemet prâ, bliian quemet nâ (neige), barba quemet tchivra ?

Stasse ein avâi adt ion que la savâi et desâi :

— L'è lo porrâ.

— Justo ! à tè, du que t'a devenâ ?

— Qu'è-te que pâilu (couvert de poils) dèvant, moo ào mâitet, batsi derrâ ?

On ruminâve grand teimps sein trovâ.

— Baill-vo lè clià ?

— Oï !

— Eh, l'è la tserrî !

— La tserrî ?

— Oï. Pâilu dèvant, l'è lo bâo. Moo ào mâitet, l'è la tserrî. Batsi derrâ, l'è l'homme que tint lè corne !

— T'einlèvâi pî !

— Et stasse : Tiène l'à dèvant, Samuïet l'a derrâ, Martin l'a ào mâitet.

On la pouâve pas mé que l'autra stasse, et on baillivè lè clià.

— Vo séde pas ? L'è T que Tiène l'a dèvant, Samuïet derrâ, Martin ào mâitet.

— l'èin sé oncora iena, mâi vo z'ite assurâ de baillt lè clià : Qu'è-te que : Dou z'homme pouant lo fère quand sant einseimblie, on homme et onna fenna l'è dza pe dèficilo, et duve jenne jamé ?

Qu'êtâi-te oncora cein po onna risa ? L'è su qu'on baillivè lè clià.

— Quaisi-vo ! Que vo z'ite matafan ! Eh bin ! l'è gardâ on secret !

L'è facilò quand on sâ lè z'affère.

Et clii : Baill-vo lè clià ? mè rappelle onn'histoire que vo vu contâ, se vo z'einnoû pas.

Su lo tsemin de fè de la Broûie Pierro-Luvi l'êtâi montâ. L'êtâi tot solet dein son câro quand ie vâi arrevâ onna galéza fémalla de sa coumouna à maître pè Lozena que portâve on gros bis-sat. Ie bete lo bissat su lo trabilliâ drâi dessus la tîta à Pierre-Luvi et sè site su lo banc drâi dèvant. L'a faliu dèvesâ, l'è su, Pierro-Luvi et la Sylvie.

— Dève cein que i'è dein mon bissat que l'è su ta tîta ! que dit stasse.

— Dâi coucon ?

— Na.

A sti moment, oquie sè met à colâ dâo bissat su la mandze à Pierro-Luvi. Stisse l'acheint et ie fâ :

— Dâo vin ?

— Na.

— Dâo rhoume ? — (Colâve adt).

— Na.

— Dâo cognaque ?

— Na.

— Dâo sirop de capiléro ? — (Colâve adt mé).

— Na.

— Qu'è-te ?

— Baill-to lè clià ?

— Oï.

— L'è lo petit tsin à Madama, que m'a dé de lo betâ que dedein pos pas lài payt onna plliece !

Marc à Louis.

C'EST LA FOIRE

AVEZ-VOUS quelquefois assisté à l'édification de cette ville que l'on pourrait qualifier de « flottante » et qui porte le nom de *Champ de Foire* ?... Avez-vous déjà contemplé cette éclosion de maisons où le bois et la tôle forment les murailles ou les murs de l'édifice ?... Avez-vous regardé ces centaines d'hommes et de femmes qui, chargés de chevrons, de traverses, de pieux et de cordages, construisent ce qui sera pour la foule : un manège, une ménagerie, un cirque, une musée anatomique, un tir ou tout simplement un étalage de nougats. Avez-vous bien observé ce monde de forains où, depuis le patron, jusqu'aux plus modestes employés, chacun apporte son concours pour dresser les mâts, hisser les toiles et boulonner les gradins ?...

Peut-être croyez-vous que cela suffit pour la réussite de l'entreprise ?...

Hélas ! qui dira de combien d'espoirs, d'illusions, d'incertitudes, de déboires et de désastres, cette cité de distractions ou d'amusements est faite. Il faut avoir vécu au milieu de ce bon peuple de la « banque » pour en connaître la loyauté, la grandeur de résignation et souvent, hélas, la misère.

Mais un coup de canon a bien voulu annoncer l'ouverture des réjouissances.

Les artistes ou bonimenteurs montent sur le tremplin. Tous, petits et grands banquistes s'ingénient à capter la confiance du public. Les ballerines ont revêtu leurs plus frais tutu ? Les clowns